

Didier Reynders sans tabou

Entretiens avec Martin Buxant
et Francis Van de Woestyne

Racine

Mise en pages : MC Compo

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque
de ce livre, par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2013
Tour & Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles
www.racine.be

D. 2013, 6852. 48
Dépôt légal : décembre 2013
ISBN 978-2-87386-873-4

Imprimé aux Pays-Bas

AVANT-PROPOS

Vous pensiez le connaître? Nous aussi, finalement. Vous pensiez avoir fait le tour du personnage : un ambitieux, un cynique peu chaleureux? Vous pensiez n'avoir plus grand-chose à découvrir de cet homme-là? Nous le pensions aussi. Mais nous avons tort. Car, à 55 ans, Didier Reynders n'a pas encore livré tous ses secrets. L'homme doute, avoue des fêlures, des hésitations, des regrets. Et des envies. Loin du personnage prêt-à-porter, loin de la caricature où il se cantonne parfois.

Aussi nous avons voulu savoir. Et creuser, car c'est notre métier. Nous l'avons suivi, pisté, avons traqué la moindre de ses minutes libres. Pour l'interroger, encore et encore, sans relâche. Sa charge actuelle de ministre des Affaires étrangères exige qu'il se déplace aux quatre coins du monde. Qu'à cela ne tienne, nous étions là. Sur le tarmac d'un aéroport à Los Angeles, entre deux réunions au FMI et à la Banque mondiale à Washington. À Vissoul, son repaire de campagne, où il se retranche dans l'arrière-pays liégeois, dans ses appartements du Palais d'Egmont à Bruxelles, à chaque fois des heures et des heures durant, nous avons porté la plume dans la plaie.

Nous avons interrogé celui qui – souvent – apparaît si fier, qui – rarement – laisse affleurer l'émotion. Et voilà ce qui arrive lorsqu'on pousse un homme dans ses retranchements. Une histoire, sans concession, celle d'un homme, de son passé. De ses amitiés perdues, de ses mentors, de ses chagrins, de ses combats politiques. Quelques larmes. Un présent aussi. Qui jamais – vous vous en seriez douté – n'est lisse.

C'est que notre homme a la phrase choc chevillée au corps, l'art du bon mot cynique érigé en art de vivre. Il assume ses fougades, de déjeuner désormais célèbre avec son collègue Bart De Wever en petits meurtres entre amis avec la famille Michel, de ses rendez-vous avec André Cools à sa gestion de la crise financière. Rien, Didier Reynders n'a rien éludé.

Il a évoqué l'avenir (aussi). L'après 25 mai 2014, il y pense, évidemment ! Et pas seulement en se rasant. Car, n'en déplaise à beaucoup, Didier Reynders n'a pas dit son dernier mot. Que ce soit dans un gouvernement ou – pourquoi pas – à nouveau à la tête d'une formation politique, l'homme est encore en place, et bien en place, sur le devant de la scène politique belge. Alors, voici, enfin, les clés pour apprendre à connaître Didier Reynders.

C'est l'histoire d'une forte tête.

Martin Buxant et Francis Van de Woestyne

I

L'ENFANCE, LA JEUNESSE

Comment décririez-vous la famille où vous êtes né ?

Maman (Jeanine Pierlotte) venait du quartier des Guillemins, à Liège, et papa (Hubert Reynders), du Limbourg, du côté de Zolder. Ma grand-mère paternelle s'appelait Croes. Je n'ai pas connu mes grands-pères. Mes arrière-grands-parents étaient venus s'installer à Liège pour y trouver du travail. Je n'ai jamais entendu ma grand-mère parler néerlandais. La famille s'est installée à Tilleur. Mes parents y habitaient, dans une maison qui est maintenant seule au milieu d'un grand terrain, au cœur de la sidérurgie liégeoise. Tout a été détruit, progressivement démoli. Ne restent aujourd'hui que quelques immeubles. C'était alors un petit commerce installé entre les usines. Maman a en effet tenu quelque temps un magasin d'alimentation ; quant à mon père, il était représentant de commerce pour l'entreprise Viaka, installée à Tilleur. Elle commercialisait essentiellement des salaisons, des jambons, des produits préparés et cuits sur place. Puis s'y est ajoutée de la conserverie de viande. Pendant des années, mon père a démarché tous les bouchers et les charcutiers de la région. Mon frère et moi faisons souvent les tournées avec lui. Il était indépendant ; il roulait en break, toujours fidèle à Peugeot. Son travail était sur les routes, essentiellement dans les provinces de Liège, Namur et Luxembourg. Le soir, je le voyais établir ses comptes, assis à la table de la salle à manger ou à son petit bureau. À ma naissance, mes parents ont déménagé et maman a cessé de tenir son commerce. Elle était femme au foyer et, en primaire, je rentrais tous les midis pour déjeuner. Nous sommes venus à Montegnée, près de Saint-Nicolas, sur les hauteurs de Liège.

Le milieu dont je suis issu, vous le voyez, était assez modeste : mes parents se sont beaucoup sacrifiés pour nous. Souvent, les enfants ne s'en rendent compte que bien plus tard. Leur ambition était

assez simple : que leurs enfants fassent des études. Ils n'ont pas trop mal réussi puisque nous avons tous accédé à l'enseignement supérieur.

Où alliez-vous à l'école ?

À l'Institut du Sacré-Cœur, une école catholique en face de la maison. Puis j'ai fait mes humanités à l'Institut Saint-Jean Berchmans, au sein de l'établissement salésien Don Bosco.

Votre famille était-elle catholique ?

Oui, assez active même. Mes parents faisaient des collectes dans les églises, s'occupaient de la paroisse. Nous allions à la messe régulièrement. J'ai été assez rapidement lassé par le côté répétitif des offices¹. Mais mes parents n'étaient pas engagés au PSC. Ils ne menaient pas de discussion politique à table. C'étaient plutôt « tradition et intégration » dans le quartier qui les motivaient dans leur engagement catholique.

Revenons à vos études...

J'ai commencé mes humanités un an avant le rénové, en latin-grec. Il y avait peu d'élèves dans cette section d'humanités classiques, dans le quartier du Laveu, entre Cointe et les Guillemins. Ensuite, j'ai entamé le droit, peut-être parce que ma sœur l'avait fait avant moi et que, en humanités, j'étais plutôt littéraire, guère passionné par les maths ou l'économie. En revanche, très tôt, grâce à maman, j'ai eu l'envie de lire. Elle lisait énormément et m'a donné le goût du roman. J'ai aussi découvert les bandes dessinées. Cela m'est resté : aujourd'hui encore, je lis surtout des BD et des romans. Les essais, je les feuillette, j'en lis les bonnes pages, et je lis rarement des biographies. Très tôt, en humanités, notre professeur de français, M. Muselle, nous a poussés vers des romans autres que les classiques. J'ai ainsi découvert le Nouveau Roman, Alain Robbe-Grillet, Michel Butor, Nathalie Sarraute, Marguerite Duras...

Mais le sport a pris aussi beaucoup de place : la natation. Mon frère, ma sœur et moi avons nagé en compétition. Ce qui a occupé la famille durant des années.

¹ Ma femme et moi avons fait baptiser nos enfants mais nos petits-enfants ne le sont pas. J'y reviendrai (v. chapitre 23, « Ce que je crois »).

D'où vous est venu ce goût pour la natation ?

Les aînés avaient commencé à la piscine de Grâce-Hollogne puis ils se sont inscrits au club de natation du Standard. Vers 6-7 ans, j'allais nager aussi à Grâce-Hollogne puis à la piscine de Seraing. Ensuite, comme ma sœur et mon frère, je me suis lancé dans la compétition. J'ai arrêté vers 16 ans. Nous nagions jusqu'à quatre heures par jour. On a beaucoup nagé à Cointe, dans un bassin de 16 mètres, lorsque notre club s'est scindé et que nous avons suivi notre entraîneur, Lucien Pirson, au Mosa. J'ai des souvenirs précis de ce que c'était de nager un 1 500 mètres dans une piscine de 16 mètres. J'ai gardé de ce temps une séquelle, une cicatrice à la main – j'ai heurté au passage une attache de maintien des lignes de bouées. Nous sommes ensuite allés nager dans la piscine du collège Saint-Servais. Avant les cours, le matin, pendant une bonne heure, puis en soirée. L'hiver, on faisait aussi du cross; on courait dans les bois de Seraing. L'été, on allait s'entraîner près de Dax, à Hagetmau, en France, dans un bassin olympique. On s'entraînait pendant le mois d'août, à côté d'un terrain de rugby. Cela laisse de chouettes souvenirs de gamin! Quand les rugbymen faisaient des fêtes, ils creusaient une tranchée le long du terrain pour installer d'énormes méchouis. Nous avons vu aussi des corridas et des courses landaises. La vache est plus maligne que le taureau: elle poursuit le coursier, l'écarteur. Elle fonce sur le bonhomme et souvent le secoue. Mais l'ambiance est autre car il n'y a pas de mise à mort. La corrida, je la ressentais davantage comme de la boucherie. C'était écœurant pour un gosse étranger à toute cette tradition. Difficile à supporter. On donnait aussi des spectacles de variétés dans les arènes. J'y ai vu Pierre Perret, Claude François ou Serge Lama. Les spectateurs buvaient du vin à la volée, en se passant la gourde de main en main.

En famille, nous passions aussi une partie de l'été à la Côte belge, à la mer du Nord. Nous y restions un mois avec maman et notre père venait nous rejoindre le week-end, à Middelkerke, puis pendant des années à Westende.

Pourquoi avoir arrêté la natation, si vous aviez de bons résultats ?

J'ai participé à beaucoup de compétitions régionales et nationales mais sans faire de résultats qui m'auraient emmené dans des compétitions internationales ou olympiques. Je nageais correctement, mais sans atteindre des niveaux très élevés. Vers 15 ou 16 ans, je me suis dit qu'il était temps de quitter la piscine. Je finissais par compter les

mosaïques sur le fond du bassin ! Comme l'athlétisme, la natation est un sport solitaire.

Que vous a apporté ce sport ?

Un peu de forme physique, tout de même. Au tennis, par exemple, que j'ai appris par la suite, je ne jouais pas très bien, au début, mais je courais sur toutes les balles. Et puis un peu d'esprit de compétition, surtout avec soi-même. Je nageais de 100 à 400 m, surtout en nage libre. J'ai arrêté du jour au lendemain. Il y avait une sorte de saturation. Pas dégoûté, mais saturé. Les vestiaires et les piscines, j'ai donné ! Aujourd'hui, j'y vais très peu mais, si je vois un bassin dans un hôtel, je nage.

Quel type d'élève étiez-vous ?

Plutôt calme. Je n'ai jamais dû travailler énormément. Les humanités classiques préparaient bien à l'enseignement universitaire. Ce qui m'a aidé, c'est que nous étions assez libres, sans suivi quotidien. Dès lors, je n'ai pas éprouvé trop de difficultés à m'adapter au rythme universitaire. J'ai eu la chance de passer beaucoup d'examens oraux : cela donne davantage la possibilité de se défendre. Cela correspondait mieux à ma personnalité.

Car j'écris très peu, encore aujourd'hui. Quand je pose un mot sur une note, c'est beaucoup ! Comme j'ai des diplomates qui écrivent assez bien, j'utilise leurs textes comme bases de discours. Je suis quelqu'un de l'oral. Au Parlement, j'aime monter à la tribune. Donner cours m'amuse aussi.

Ce goût de la parole me vient d'une dame qui était notre professeur de diction, en primaire. Elle avait eu la polio, son corps en avait souffert. Elle avait une prononciation assez théâtrale. Elle nous faisait réciter par cœur, des fables de La Fontaine notamment. Dès mon plus jeune âge, j'ai donc pris l'habitude de réciter devant une classe. C'est ce qui fait aussi, d'après moi, qu'on ne repère pas trop vite chez moi l'accent liégeois quand je m'exprime. Mais c'est une impression personnelle. En France, les gens se demandent souvent d'où je viens. Aujourd'hui, quand je vois des jeunes arriver dans un Conseil communal, ou même au Parlement, je leur conseille de prendre très vite la parole. Sinon, ils restent assis à leur banc, observent, puis peu à peu se retrouvent tétanisés, n'osant plus. J'ai siégé vingt ans au Conseil communal de Liège et il y a des élus dont je n'ai pratiquement jamais entendu la voix... Ce goût de la parole m'est venu très

tôt. En revanche, je n'ai jamais voulu faire de théâtre, cela ne m'attirait pas. Je n'aime pas aller à une tribune et lire un texte. Si je donne une conférence (sur la zone Euro par exemple, ce qui est souvent arrivé), j'aime improviser. Je ne consigne rien sur papier, à peine quelques mots. Quand je participe à une émission de télévision, j'utilise un truc hérité de Jean Gol : je note les quelques points que je veux développer mais je n'emmène pas ce papier. Je le laisse dans la voiture. Quand je le récupère, je constate que j'ai développé les points que j'avais notés. Je suis toujours sidéré de voir des responsables politiques se rendre à la radio le matin et attendre qu'on leur pose des questions. Si j'y vais, c'est pour dire ce que j'ai envie de dire.

Étiez-vous un meneur, à l'université ?

Pas réellement. J'organisais des débats au sein de l'université mais je ne faisais pas partie des organisations qui préparaient les guindailles. Je fréquentais volontiers un café, « Le Trou Perrette », non loin de là, où se produisaient des groupes anglo-saxons ou s'inspirant de la musique anglo-saxonne. C'est d'ailleurs marrant : les caricatures se forgent a posteriori. Ainsi, je me souviens de Laurette Onkelinx avec ses longs cheveux, ses grandes parkas, ses longues écharpes ; et elle se souvient de moi avec un attaché-case et en costume. Ce devait être quelqu'un d'autre. J'étais plutôt cheveux longs et sac de cuir en bandoulière. Probablement le cliché libéral a-t-il déformé le souvenir... Laurette et moi avons fait ensemble les cinq ans de droit mais nous ne fréquentions pas les mêmes groupes. Déjà ! J'étais plutôt copain avec Franklin Dehousse, par exemple.

Quand ma sœur – qui a six ans de plus que moi – a terminé ses études de droit, elle a installé son bureau d'avocats dans la maison familiale, ce qui a posé un problème simple : le manque de place. Mon frère et moi sommes alors partis nous installer dans une rue voisine. Nous en étions plutôt contents. Même si nous n'étions pas de super-guindailleurs, nous disposions, à distance, d'une liberté plus grande encore.

Après la natation, je me suis mis au tennis. J'ai même donné des cours à Wenduine, où je passais l'été pendant mes années d'université. J'entretenais les terrains pour me faire de l'argent de poche. Très vite, le propriétaire m'a demandé de donner des cours de tennis à sa place en raison de son âge et d'une blessure qui le handicapait. M. Genesse avait été peintre à Bruxelles, spécialisé dans les affiches de cinéma. Il représentait les grandes vedettes. À Wenduine, avec

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	5
I L'enfance, la jeunesse	7
II Une rencontre, Jean Gol	15
III Martens-Gol, une vraie machine	23
IV Les dossiers liégeois	27
V André Cools	33
VI 1985 -1987, l'heure du changement	43
VII Guy Verhofstadt, les années d'austérité	49
VIII La traversée du désert des libéraux	63
IX Face aux électeurs	69
X La mort de Jean Gol	77
XI Le sacre de Louis Michel	81
XII Grand nettoyage aux Finances	89
XIII Le deuxième gouvernement Verhofstadt	105
XIV La « trahison » des camarades	113
XV La présidence du MR	121
XVI Une Orange Bleue au goût amer	145
XVII Crise au MR	155
XVIII La crise bancaire	169
XIX N-VA, l'impossible compromis	199

XX	Réflexions sur l'action politique, le pouvoir et l'ambition	209
XXI	Bruxelles, ma belle	215
XXII	Ma doctrine	219
XXIII	Ce que je crois	237
XXIV	Ce que je pense d'eux	249
XXV	Des convictions	253